

Dictée du lundi 6 janvier 2025

LE GRAND MEAULNES. Alain Fournier. (1913)

Le Grand Meaulnes est un roman d'Alain-Fournier publié en 1913 chez Émile-Paul Frères. Il avait été auparavant publié en feuilleton dans la NRF de juillet à octobre 1913. Le roman est l'œuvre littéraire française la plus traduite et lue dans le monde juste après *Le Petit Prince*.

CHAPITRE PREMIER :

LE PENSIONNAIRE

Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189...

Je continue à dire « chez nous », bien que la maison ne nous **appartienne** plus. Nous avons **quitté** le pays depuis bientôt quinze ans et nous n'y sommes jamais **revenus**.

Nous habitons les bâtiments du *Cours Supérieur* de Sainte-Agathe. Mon père, que j'appelais M. Seurel, comme les autres élèves, y dirigeait à la fois le Cours Supérieur, où l'on préparait le brevet d'instituteur, et le Cours Moyen. Ma mère faisait la petite classe.

Une longue maison rouge, avec cinq portes vitrées, sous des vignes vierges, à l'extrémité du bourg ; une cour immense avec préaux et buanderie, qui ouvrait en avant sur le village par un grand portail ; sur le côté nord, la route où donnait une petite grille et qui menait vers La Gare, à trois kilomètres ; au sud et par derrière, des champs, des jardins et des prés qui rejoignaient les faubourgs... tel est le plan sommaire de cette demeure où s'écoulèrent les jours les plus tourmentés et les plus chers de ma vie — demeure d'où sont **parties** et où sont **revenues** se briser, comme des flots sur un rocher désert, nos aventures.

Le hasard des « changements », une décision d'inspecteur ou de préfet nous **avait conduits** là. (*) Vers la fin des vacances, il y a bien longtemps, une voiture de paysan, qui précédait notre ménage, nous **avait déposés**, ma mère et moi, devant la petite grille rouillée. Des gamins qui volaient des pêches dans le jardin **s'étaient enfuis** silencieusement par les trous de la haie... Ma mère, que nous appelions Millie, et qui était bien la ménagère la plus méthodique que **j'ai(e) jamais connue**, était **entrée** aussitôt dans les pièces **remplies** de paille poussiéreuse, et tout de suite elle avait **constaté** avec désespoir, comme à chaque « déplacement », que nos meubles ne tiendraient jamais dans une maison si mal construite... Elle était **sortie** pour me confier sa détresse. Tout en me parlant, elle avait **essuyé** doucement avec son mouchoir ma figure d'enfant **noircie** par le voyage. Puis elle était **rentrée** faire le compte de toutes les ouvertures qu'il allait falloir condamner pour rendre le logement habitable... Quant à moi, **coiffé** d'un grand chapeau de paille à rubans, j'étais resté là, sur le gravier de cette cour étrangère, à attendre, à fureter petitement autour du puits et sous le hangar.

C'est ainsi, du moins, que j'imagine aujourd'hui notre arrivée. Car aussitôt que je veux retrouver le lointain souvenir de cette première soirée d'attente dans notre cour de Sainte-Agathe, déjà ce sont d'autres attentes que je me rappelle ; déjà, les deux mains **appuyées** aux barreaux du portail, je me vois épiant avec anxiété quelqu'un qui va descendre la grand' rue. Et si j'essaie d'imaginer la première nuit que je dus passer dans ma mansarde, au milieu des greniers du premier étage, déjà ce sont d'autres nuits que je me rappelle ; je ne suis plus seul dans cette chambre ; une grande ombre inquiète et amie passe le long des murs et se promène. Tout ce paysage paisible — l'école, le champ du père Martin, avec ses trois noyers, le jardin dès quatre heures **envahi** chaque jour par des femmes en visite — est à jamais, dans ma mémoire, agité, **transformé** par la présence de celui qui bouleversa toute notre adolescence et dont la fuite même ne **nous a pas laissé** de repos.

Nous étions pourtant depuis dix ans dans ce pays lorsque Meaulnes arriva.

J'avais quinze ans. C'était un froid dimanche de novembre, le premier jour d'automne qui **fît subj/ fit** indic songer à l'hiver. Toute la journée, Millie avait **attendu** une voiture de La Gare qui devait lui apporter un chapeau pour la mauvaise saison. Le matin, elle avait manqué la messe ; et jusqu'au sermon, assis dans le chœur avec les autres enfants, j'avais **regardé** anxieusement du côté des cloches, pour la voir entrer avec son chapeau neuf.

Après - midi, je dus partir seul à vêpres.

Le roman :

Des adolescents en quête d'amour, d'amitié et de liberté, du drame et du merveilleux... Voici comment "Le Grand Meaulnes", avec ses quatre millions d'exemplaires vendus, est devenu un roman fondateur de la jeunesse du XXe siècle..

Résumé

• Première partie

François Seurel est le **narrateur** et le **personnage principal**. Fils d'instituteur, il est l'élève de son père au cours supérieur de Sainte Agathe. À l'âge de 15 ans, il rencontre un nouvel élève de 17 ans, **Augustin Meaulnes**.

Un jour, Augustin part en calèche, se perd et, dans la nuit, arrive dans un manoir où l'on donne une fête de mariage. La mariée ne vient pas, les invités repartent, mais Meaulnes rencontre une jeune fille, **Yvonne de Galais** ; ils tombent tous les deux follement amoureux l'un de l'autre.

• Deuxième partie

De retour à Sainte-Agathe, Augustin est hanté par cette nuit et par Yvonne. Il veut retrouver le « **domaine perdu** », mais ne sait plus quel chemin il a emprunté. François l'aide dans sa recherche. Quelque temps après, un **nouvel élève** arrive dans leur classe. C'est un jeune bohémien au front bandé. Après une représentation sur la place du village, ce bohémien révèle sa véritable identité : il est **Frantz de Galais**. Il donne à Meaulnes l'adresse de sa sœur Yvonne à Paris.

Augustin part à Paris pour la retrouver.

• Troisième partie

François découvre enfin le « domaine sans nom ». Il y retrouve Yvonne, qui n'a pas oublié Augustin. François avertit Augustin et, ensemble, ils se rendent aux **Sablonnières** pour y retrouver Mademoiselle de Galais.

Yvonne et Meaulnes se marient peu après, mais le nouveau marié s'enfuit la première nuit, répondant à un mystérieux appel.

Quelques mois plus tard, Yvonne donne naissance à la **filie d'Augustin**. Le lendemain de la naissance, elle meurt d'une embolie pulmonaire. François, seul aux Sablonnières, s'occupe du nouveau-né.

Un an plus tard, **Augustin Meaulnes revient puis repart avec sa fille**.

François Seurel reste seul.

L'AUTEUR : Alain FOURNIER 1886.1914.

Alain n'est pas le prénom de l'auteur du Grand Meaulnes : il s'appelait Henri Alban Fournier. Ce n'est qu'en décembre 1907 qu'il choisit ce demi-pseudonyme littéraire, en faisant paraître dans La Grande Revue un article intitulé « Le corps de la femme », pour se distinguer d'un célèbre coureur automobile de l'époque.

Alain n'est pas le prénom de l'auteur du Grand Meaulnes : il s'appelait Henri Alban Fournier. Ce n'est qu'en décembre 1907 qu'il choisit ce demi-pseudonyme littéraire, en faisant paraître dans La Grande Revue un article intitulé « Le corps de la femme », pour se distinguer d'un célèbre coureur automobile de l'époque.

1. L'enfance et l'adolescence (1886-1904)

Henri Fournier est né le **3 octobre 1886** à la Chapelle-d'Angillon, au nord du département du Cher, dans la petite maison de ses grands-parents maternels. Fils d'instituteurs, il passe son enfance en Berry. Après cinq années passées à Marçais, près de Saint-Amand-Monrond, il suit son père, nommé en 1891 directeur de l'école d'Epineuil-le-Fleuriel, le dernier village au sud du département, non loin de Montluçon.

L'enfant y sera son élève jusqu'en 1898, avant d'entrer en sixième, comme pensionnaire au lycée Voltaire à Paris, où il restera trois ans.

En 1901, songeant à devenir marin, il rentre en seconde au lycée de Brest pour préparer l'Ecole Navale. Mais il y renonce au bout d'un an et vient, en janvier 1903, passer son baccalauréat au lycée de Bourges.

En octobre 1903, Henri Fournier va préparer l'Ecole normale supérieure au lycée Lakanal à Sceaux. C'est là qu'il rencontre Jacques Rivière, jeune bourgeois bordelais qui devient bientôt son meilleur ami.

A partir de 1905, ils échangeront jusqu'en 1914 une importante et passionnante correspondance. Jacques deviendra, en 1909, son beau-frère en épousant Isabelle Fournier, de trois ans plus jeune que son frère.

2. La rencontre et les premiers écrits (1905-1909)

Le 1er juin 1905, jour de l'Ascension, Henri Fournier, étudiant au lycée Lakanal, vient de visiter le « Salon de la Nationale » au Grand Palais. En descendant l'escalier de

pierre, son regard croise celui d'une jeune fille blonde, élégante, élancée, une vieille dame appuyée à son bras. Il la suit jusqu'au Cours-la-Reine, puis sur un bateau où elle s'embarque ; il la suit à distance jusqu'à sa maison du boulevard Saint-Germain. Il revient plusieurs fois sous ses fenêtres les jours suivants.

Un soir, il aperçoit derrière la vitre le visage de la jeune fille, souriant de le retrouver là.

Le lendemain matin, dimanche de la Pentecôte, il revient en uniforme de collégien, et la jeune fille sort de cette maison, vêtue d'un grand manteau marron. Avant qu'elle prenne le tramway, il l'accoste et murmure : « Vous êtes belle ». Elle hâte le pas, il monte derrière elle jusqu'à l'église Saint-Germain-des-Prés. A la sortie de la messe, il ose l'aborder à nouveau et c'est « la grande, belle, étrange et mystérieuse conversation » entre ces deux jeunes êtres qui, jusqu'au pont des Invalides vont laisser vivre leur rêve ; elle lui demande son nom, qu'il lui dit. Elle hésite une seconde , puis « le regardant bien droit, pleine de noblesse et de confiance elle dit fièrement : Mon nom ? je suis mademoiselle Yvonne de Quiévrecourt. »

Mais elle répète : « A quoi bon ? à quoi bon ? », frémissante comme une hirondelle qui déjà tremble du désir de reprendre son vol ; elle lui défend de la suivre. Il la regarde s'en aller ; elle se retourne vers lui qu'elle vient de quitter et, une dernière fois, elle le regarde longuement.

Cette rencontre, dont il a noté tous les détails, dès les jours suivants, va déterminer la vie entière du futur écrivain. Il la transposera presque littéralement dans *Le Grand Meaulnes*. Pendant huit ans, l'auteur s'efforcera de raconter son histoire en l'associant à ses plus chers souvenirs d'enfance.

En mai 1906, le jour anniversaire de leur rencontre, Alain-Fournier guette vainement la jeune fille et confie le soir même à Jacques Rivière : « Elle n'est pas venue. D'ailleurs fut-elle venue, qu'elle n'aurait pas été la même ». Cette année-là, il échoue au concours d'entrée à l'Ecole Normale.

En juillet 1907, au terme d'une ultime année préparatoire au lycée Louis-Le-Grand, il échoue de nouveau à l'Ecole Normale. Le lendemain, il apprend qu'Yvonne de Quiévrecourt est mariée depuis près d'un an. Il va passer une quinzaine de jours de vacances à Cenon dans la famille de son ami Jacques, qu'il reçoit ensuite chez ses parents à La Chapelle d'Angillon.

A partir d'octobre 1907 et jusqu'en septembre 1909, il fait son service militaire, d'abord à Vincennes et à Paris : après le peloton d'élève-officier à Laval, il est nommé sous-lieutenant à Mirande (Gers). Toujours hanté par le souvenir d'Yvonne, il écrit quelques poèmes, contes et nouvelles qui seront publiés après sa mort par Jacques et Isabelle Rivière sous le titre *Miracles*.

3. Genèse d'un roman (1910 -1913)

Après son service militaire, Alain-Fournier cherche un emploi, il trouve en avril 1910 un poste de rédacteur à Paris-Journal. Il rencontre Jeanne Bruneau, une jeune modiste, originaire de Bourges. Il se donne d'abord tout entier à elle, mais elle ne le comprend pas. Le 19 octobre 1910, il écrit à Jacques et sa sœur : « C'est fini ». Ils se reverront pourtant et la rupture définitive ne se produira qu'au mois d'avril 1912. Alain-Fournier confiera dans sa correspondance : « J'ai fait tout cela pour me prouver à moi-même que je n'avais pas trouvé l'amour. »

A partir de 1910, Alain-Fournier, installé rue Cassini, se met pour de bon à l'écriture du *Grand Meaulnes*. En 1912, il quitte la rédaction de Paris-Journal, devient le secrétaire de Claude Casimir-Perier avant d'entamer avec la femme de ce dernier, la célèbre actrice « Madame Simone », de son vrai nom Pauline Benda, une liaison passionnée.

Pendant l'été de 1913, huit ans après la rencontre du Grand Palais, Alain-Fournier revoit une dernière fois à Rochefort Yvonne Brochet, désormais mère de deux enfants. Après lui avoir remis une lettre écrite un an plus tôt, il la quitte pour toujours et revient vers Simone.

Achévé au début de 1913, *Le Grand Meaulnes* paraît d'abord dans La Nouvelle Revue Française (de juillet à novembre 1913), puis en volume chez Emile-Paul. Sélectionné pour le prix Goncourt, le roman obtient 5 voix au dixième tour de scrutin. Pourtant au onzième tour, c'est Le Peuple de la Mer de Marc Elder qui sera couronné. La presse est cependant très élogieuse.

4. La guerre, la mort (1914)

Au début de 1914, Alain-Fournier ébauche une pièce de théâtre, *La Maison dans la forêt*, et commence un nouveau roman, *Colombe Blanchet*, qui restera inachevé.

Mobilisé dès la déclaration de guerre, le **1er août 1914**, Alain Fournier, alors en vacances à Cambo-les-Bains avec Simone, rejoint Mirande, puis le front de Lorraine comme lieutenant d'infanterie, le 23 août ; il participe à trois batailles très meurtrières autour de Verdun. Fin septembre, il est porté disparu, au cours d'un combat dans le bois de Saint-Remy, sur la crête des Hauts-de-Meuse. On saura plus tard qu'il a été tué ainsi que son capitaine et plusieurs autres hommes de son régiment, dans l'après-midi du **22 septembre**. Il n'avait pas encore vingt-huit ans.

Ses restes n'ont été découverts qu'en mai 1991 dans une fosse commune où les Allemands l'avaient enterré avec vingt de ses compagnons d'armes. Identifié six mois plus tard, son corps est maintenant inhumé avec ceux de ses compagnons d'armes dans le cimetière militaire de Saint-Remy-la-Calonne (Meuse).

FICHE ORTHOGRAPHE GRAMMATICALE

Accord du verbe avec des sujets unis par *ou*

La règle générale d'accord avec des sujets unis par un coordonnant est de faire accorder le verbe avec l'ensemble des sujets, c'est-à-dire de mettre celui-ci au pluriel même si les sujets sont au singulier. Toutefois, avec le coordonnant *ou*, il faut considérer le sens qui prévaut dans le contexte; *ou* peut en effet exprimer soit une idée de choix, soit une idée de choix accompagnée d'une idée d'addition potentielle.

Plusieurs sujets peuvent effectuer l'action

Lorsque les sujets sont au singulier et qu'ils peuvent tous faire l'action exprimée par le verbe, **l'accord se fait au pluriel**; c'est alors l'idée d'addition ou de choix qui prévaut, puisque tous les sujets peuvent faire l'action.

Ex Le directeur ou le chef de service **doivent être présents** à la réunion de demain.

Un seul des sujets peut effectuer l'action

Lorsque les sujets sont au singulier et qu'un seul d'entre eux peut exécuter l'action exprimée par le verbe, **l'accord se fait au singulier** : c'est l'idée de choix qui domine et qui impose l'accord avec un seul des sujets.

Ex : La directrice ou son adjointe **prendra** la parole

Le deuxième sujet est entre virgules

Lorsque les sujets sont au singulier et que le deuxième sujet est entre virgules, **le verbe est au singulier**, et ce, même si les deux sujets peuvent faire l'action il y a alors généralement une idée de rectification exprimée par le second élément. De même, lorsque le sujet est suivi d'un synonyme placé entre virgules, le verbe doit être au singulier.

Ex : Sa persévérance, ou plutôt sa patience, lui **permet** d'obtenir ce qu'il désirait.

Les sujets suivent *quel que soit*

Lorsque les sujets sont au singulier et qu'ils suivent *quel que soit*, l'accord se fait soit avec le sujet le plus proche, soit avec l'ensemble des sujets. L'accord au singulier est plus fréquent.

- Dans la marine militaire, un marin est un homme d'équipage, quel que **soit** son grade ou sa fonction. (ou : quels que **soient** son grade ou sa fonction)

Un des deux sujets est au pluriel

Si l'un ou l'autre des sujets est au pluriel, le verbe s'accorde obligatoirement au pluriel, et ce, même si seul l'un des deux peut faire l'action.

